

在真誠與謊言之間： 錯信在馬里伏作品中的呈現 *

朱鴻洲 **

中國醫藥大學

摘要

在馬里伏的眼中，人是虛假的。這個論點在他所處的年代，也就是虛偽與諂媚勝利的時代尤其真實。不過即便馬里伏透過其作品持續不斷地揭露人類虛假的各種不同面向，他同時也讓我們看到真誠的困難。事實上，人的虛假可以有意的，但也可能是無意的。後者便是馬里伏較為感興趣的面向。而在他的作品中，馬里伏就經常呈現一種人並無法完全意識到的錯信。這篇論文將以馬里伏的兩個作品：《知己母親》、《真誠》為研究對象，以展示馬里伏在錯信這個議題上的不同呈現。這兩個作品的主人翁具有的共同性在於追求真誠。矛盾的是，這個追求真的欲求卻引導他們在不自覺中走向假。這個研究的目的便在於論證真誠的變態效應，在家庭或社會等不同環境中，為何在極端宣示追求真誠的情形下，我們反而表現出更多錯信的行為。

關鍵字：馬里伏、知己母親、真誠者、錯信、真誠、謊言

* 本文為科技部專題研究計畫的部分研究成果。計畫編號：Most 109-2410-H039-003。

本文受中國醫藥大學經費補助，計畫編號：(CMU-MF-114)。

** 中國醫藥大學通識教育中心教授

Between Sincerity and Lies: Bad Faith in Marivaux's Work*

Hung-Chou Chu**

China Medical University

Abstract

In Marivaux's eyes, man is a false being. This is even more true for his time when hypocrisy and flattery triumph. But if all his works have never ceased to highlight the different aspects of human falsehood, Marivaux also shows us the difficulties of being sincere. Indeed, man's falsehood can be voluntary, but also involuntary. It is the latter that particularly interests Marivaux. There is a kind of falsehood, bad faith, which is not completely conscious and which is omnipresent in his works. In this article, we will study *The Confidant Mother* and *The Sincere* to illustrate the various representations of bad faith in Marivaux's theatre. The common point between the main characters of these two plays is that they are all in search of sincerity. Paradoxically, their desire to be true transforms them into false beings, in spite of themselves. This work therefore consists in demonstrating the perverse effects of sincerity which, when claimed to excess, leads to bad faith, in different circumstances of family or social life.

Keywords: Marivaux, *The Confidant Mother*, *The Sincere*, bad faith, sincerity, lies

* The article is a result of a research project sponsored by National Science and Technology Council, Taiwan, project number: 110-2410-H039-006. Most 109-2410-H039-003.

The article is a result of a research project sponsored by China Medical University, project number: (CMU-MF-114).

** Professor, Center for General Education, China Medical University

Entre la sincérité et le mensonge : la mauvaise foi chez Marivaux*

Hung-Chou Chu**

Université de Médecine Chinoise

Résumé

Aux yeux de Marivaux, l'homme est un être faux. Cela est vrai aussi pour son époque où triomphent l'hypocrisie et la flatterie. Mais si toutes ses œuvres n'ont cessé de relever les différents aspects de la fausseté humaine, Marivaux nous montre également les difficultés à être sincère. En effet, la fausseté de l'homme peut être volontaire, mais aussi involontaire. C'est cette dernière qui intéresse particulièrement Marivaux. Il existe une sorte de fausseté, la mauvaise foi, qui n'est pas complètement consciente et qui est omniprésente dans ses œuvres. Dans le présent article, nous allons étudier *La Mère confidente* et *Les Sincères* pour illustrer les diverses représentations de la mauvaise foi dans le théâtre de Marivaux. Le point commun entre les personnages principaux de ces deux pièces est qu'ils sont tous à la recherche de la sincérité. Paradoxalement, leur désir d'être vrais les transforme en êtres faux, malgré eux. Ce travail consiste donc à démontrer les effets pervers de la sincérité qui, revendiquée à l'excès, aboutit à la mauvaise foi, dans différentes circonstances de la vie familiale ou sociale.

Mots clés : Marivaux, *La Mère confidente*, *Les Sincères*, mauvaise foi, sincérité, mensonge

* Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche subventionné par le Ministère de la Science et de la Technologie : Most 109-2410-H039-003.

Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche subventionné par Université de Médecine Chinoise : (CMU-MF-114).

** Professeur, Centre d'Education Générale, Université de Médecine Chinoise

1. Introduction : Marivaux, son époque et la mauvaise foi

Marivaux passe pour un fin observateur de la nature humaine. C'est, plus précisément, la duplicité de celle-ci qui retient son attention. Selon lui : « Les hommes sont faux, mais ce qu'ils pensent dans le fond de l'âme perce toujours à travers ce qu'ils disent et ce qu'ils font. » L'auteur de l'*Indigent philosophe* est aussi un critique particulièrement lucide de la société de son époque. Ce qu'il cherche à dévoiler dans ses œuvres, c'est la fausseté de l'homme en tant qu'être social. En effet, ces deux niveaux de la fausseté sont souvent étroitement liés au XVIII^e siècle, surtout dans la haute société, ultra policée, dont la duplicité est cultivée d'une manière plus souple et plus raffinée. Si la fausseté en question se traduit chez l'être humain avant tout par le mensonge et l'hypocrisie, Marivaux s'intéresse beaucoup plus à une autre de ses espèces, moins évidente à cerner : la mauvaise foi. L'acte de mauvaise foi est moins visible surtout pour son auteur, et plus discutabile aussi car il n'est pas synonyme de la pure dissimulation ou de la duplicité. En effet, la mauvaise foi est un produit de demi-conscience. L'être de mauvaise foi n'est pas complètement conscient et lucide de son acte : il ne comprend pas entièrement le mensonge qu'il fabrique ni la vérité qu'il cache. C'est pourquoi, par rapport à son mensonge, il est le trompeur et le trompé à la foi. C'est là où se trouvent la particularité et la problématique de cette fausseté humaine que Marivaux cherche à démontrer.

Selon la définition¹, la mauvaise foi représente un refus entêté de reconnaître une évidence. Cette caractéristique – nier la vérité à tout prix – qui rapproche la mauvaise foi du mensonge – est largement partagée par les personnages de Marivaux. Dans *Le Spectateur français*, on trouve le passage suivant : « De tous les mensonges, le plus difficile à bien faire, c'est celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une vérité glorieuse à nos rivaux ; notre amour-propre, avec toute sa souplesse, est alors défailant en ce point, qu'il ne peut dans ses fourberies se déprendre de la passion qui l'agite : cette passion le suit ; il ne peut se l'assujettir, ni la soustraire ; elle est empreinte dans tout ce qu'il nous fait dire ; on la voit, et cela trahit sa malice, et l'en punit. » (Marivaux, *Journaux et œuvres diverses*, 151) Ce qui est intéressant dans cette analyse de Marivaux, c'est que, d'une part, il y souligne l'une des caractéristiques de la mauvaise foi – feindre d'ignorer une vérité – ; d'autre part, il relève l'origine de cette feinte : il s'agit de la passion humaine qu'on nomme « amour-propre ». Par ailleurs, dans ce passage, Marivaux affirme que cette feinte est immaîtrisable, inévitable, et qu'elle peut se manifester sous différentes formes. La question de la

¹ [La mauvaise foi \(free.fr\)](http://www.free.fr)

mauvaise foi révèle en même temps la difficulté d'être sincère (vrai).

Si Marivaux s'intéresse à cette forme spéciale de mensonge qu'est la mauvaise foi, c'est d'abord, parce que cette dernière est l'une des causes de la difficulté de se connaître. Deuxièmement, c'est le rôle du langage dans la mauvaise foi qui retient son attention. On sait en effet que la mauvaise foi cherche à masquer la vérité notamment par le biais langagier. Inversement, c'est le caractère ambivalent du langage qui rend la mauvaise foi possible. A travers les analyses qui vont suivre, nous allons voir comment Marivaux exploite le discours de la mauvaise foi dans son théâtre. Disons d'emblée que ce discours, ayant souvent un caractère sinueux, s'avère être un vrai labyrinthe langagier et, de ce fait, contribue, selon nous, à la meilleure compréhension de la notion du marivaudage.

Il faut souligner aussi que si le rapport entre Marivaux et la mauvaise foi est si étroit, cela est aussi lié à son époque. C'est pourquoi, avant d'entrer dans l'œuvre de Marivaux, il n'est pas inutile, à notre sens, de s'interroger sur la question du rapport entre la mauvaise foi et la civilisation. En effet, certaines civilisations, ou sociétés, semblent engendrer plus de mauvaise foi que d'autres. Ainsi Maxime Decout remarque à propos du XVII^e siècle : « Supervisée par un ensemble de règles et par la noblesse de la parole, analogon de celle de bien-dire de l'homme honnête, la mauvaise foi répond aux schémas sociaux. » (Maxime Decout, 164) Comprendons : cette civilisation ultra-policée « fait de la mauvaise foi non un accident contingent de certaines situations humaines ou un défaut universel de l'être, mais un art consommé qui participe du raffinement de l'humain et de son accomplissement le plus abouti en société. » (165) Quant au XVIII^e siècle, aspirant à la raison et à la transparence, paradoxalement, on y continue « de cultiver un certain savoir-faire et savoir-être sociaux qui reposent sur la mauvaise foi. » (167) Contemporains du siècle des Lumières, les personnages de Marivaux sont des reflets de ces civilisations-là. Conscients de vouloir être sincères et se plaisant en même temps à avoir toujours raison, ils ont du mal à se départir d'une mauvaise foi, souvent bien sophistiquée. A part la moralité spécifique valorisée par l'époque, la promotion de la raison contre

l'obscurantisme², la culture de salon qui favorise l'art de la conversation³ et la préciosité qui met en valeur la finesse et le raffinement langagier sont également les causes probables qui génèrent la mauvaise foi au XVIII^e siècle.

Insistons sur le fait que la particularité de l'être de mauvaise foi est qu'il se situe entre le vrai et le faux. La mauvaise foi n'est pas quelque chose de subi, ni de prémédité. Elle est une manière de (ré)agir. Si elle se fonde dans le vrai, c'est parce que l'être de mauvaise foi cherche à montrer une sorte de sincérité ou croit sincèrement à son raisonnement sans être complètement conscient de la fausseté de son discours. C'est pourquoi sa fausseté est fine, discutable et difficile à définir dans la mesure où elle est à la fois volontaire et involontaire. L'intérêt de notre travail consistera donc à dénouer, autant que possible, la complexité de la mauvaise foi et à déchiffrer le discours mensonger du personnage marivaudien.

Ci-dessous, nous allons analyser deux pièces de Marivaux, *La Mère confidente* et *Les Sincères*. Ces analyses auront pour but d'une part de montrer la diversité dans la représentation de la mauvaise foi dans l'univers marivaudien ; d'autre part d'illustrer le paradoxe, cher à Marivaux, selon lequel « on peut devenir de mauvaise foi à force d'être sincère ».

2. Les méandres de l'éducation maternelle

La mauvaise foi peut se manifester dans toutes les situations de la vie, de

² En plein milieu du siècle des Lumières, Marivaux se montre sceptique quant à la valeur de la raison humaine. Tant dans ses œuvres dramatiques que romanesques, il ne cesse de critiquer « la folie de la raison ». Dans *La Seconde Surprise de l'Amour* : « Ma foi, [...] le plus raisonnable de tous les hommes à tout l'air d'une chimère. » Dans *La vie de Marianne* : « Que veut-on dire de quelqu'un, quand on dit qu'il est en âge de raison. C'est mal parler : cet âge de raison est bien plutôt l'âge de la folie. [...] On croit se déterminer, on croit agir, on croit suivre ses sentiments, ses lumières, et point du tout, il se trouve qu'on n'a un esprit d'emprunt et qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance. », cités par Paul Gazagne, *Marivaux par lui-même*, 131.

³ Citons, à ce propos, un témoignage très éloquent de la baronne d'Oberkirch sur la vie de salon, datant de 1782 : « Il y a deux espèces de convives : ceux du dîner et ceux du souper ; [...] : Mais le souper, c'est différent ; il faut des qualités très difficiles à réunir, dont la plus indispensable est l'esprit. Sans esprit, sans élégance, sans la science du monde, des anecdotes, des mille riens qui composent les nouvelles, il ne faut pas seulement songer à être admis dans ces réunions pleines de charmes. Là seulement on cause : on cause sur les propos les plus légers, par conséquent les plus difficiles à soutenir ; c'est une véritable mousse qui s'évapore et qui ne laisse rien après elle ; mais dont la saveur est pleine d'agrément. Une fois qu'on en a goûté, le reste paraît fade et sans aucun goût. », Jacqueline Hellegouarc'h, *L'Esprit de société, Cercles et « salons » parisiens au XVIII^e siècle*, p. 4-5.

la plus sérieuse à la plus banale. Dans le théâtre de Marivaux, dans lequel l'amour occupe une place primordiale, on peut constater de nombreuses manifestations de la mauvaise foi au niveau des relations amoureuses. Mais, la mauvaise foi dépasse aussi largement ce domaine, pour en toucher d'autres. C'est pourquoi, dans cette étude, nous voulons montrer la présence de ce phénomène dans différentes circonstances, beaucoup moins étudiées. Par exemple, dans *La Mère confidente*, Marivaux s'interroge sur la mauvaise foi d'une mère dans la relation avec sa fille. On peut y voir une critique de l'éducation maternelle. A la première vue, l'histoire de cette pièce paraît classique : il s'agit d'une mère, Madame Argante, qui veut contrôler la vie amoureuse de sa fille, Angélique. Mais loin de vouloir exercer son pouvoir parental de manière ouvertement autoritaire, elle cherche à être la « confidente » de sa fille. Voilà quelques répliques entre la mère et la fille :

Angélique. Vous la confidente de votre fille ?

Madame Argante. Oh ! votre fille ; eh ! qui te parle d'elle ?
Ce n'est point ta mère qui veut être ta confidente, c'est ton amie, encore une fois.

Angélique, *riant*. D'accord, mais mon amie redira tout à ma mère, l'une est inséparable de l'autre.

Madame Argante. Eh bien ! je les sépare, moi, je t'en fais serment ; oui, mets-toi dans l'esprit que ce que tu me confieras sur ce pied-là, c'est comme si ta mère ne l'entendait pas ; eh ! mais cela se doit, il y aurait même de la mauvaise foi à faire autrement. (Marivaux, *Théâtre complet*, 1390)

On pourrait croire que Madame Argante désire sincèrement être à l'écoute de sa fille. Néanmoins, vouloir être la confidente d'Angélique ne veut peut-être pas seulement dire partager ses soucis, ou être sa conseillère intime. Puisque c'est elle qui a choisi le futur mari pour sa fille, elle a évidemment envie de tout savoir sur les sentiments amoureux de cette dernière. Ainsi se proposer comme son amie et confidente signifie pour Madame Argante le dédoublement de son identité. En effet, elle veut mettre en retrait son identité de mère pour jouer le rôle d'amie. Mais la question est de savoir s'il s'agit d'un effacement total de cette première identité au profit de celle d'amie digne de confiance ou plutôt d'une mère espionne qui se masque derrière sa nouvelle identité d'amie. Il n'est pas exclu que Madame Argante ait un esprit ouvert et libéral concernant l'éducation de sa fille et qu'elle suive ces principes en toute bonne foi. Mais l'image d'une Angélique si obéissante, si timide et si sage montre aussi

qu'elle exerce une autocensure pour ne pas contredire sa mère, au nom du respect qu'elle lui doit. C'est pourquoi derrière cette demande d'une relation amicale avec sa fille se cache un stratagème, fût-il inconscient, qui, à notre avis, tient de la mauvaise foi de Madame Argante. D'ailleurs, le fait que, pour convaincre sa fille de s'ouvrir à elle, elle se prémunisse expressément contre la mauvaise foi, paradoxalement, ne fait que prouver sa mauvaise foi soigneusement cachée. Elle croit bien faire pour sa fille et la laisse libre de décider, mais au fond elle veut maintenir son plan de mariage et tout contrôler. Plus loin, elle dit à sa fille : « En qualité de simple confidente, je te laisse libre ; je te conseille pourtant de me suivre, [...] » (1394) La bonne foi de la mère n'est en réalité que le déguisement de sa mauvaise foi. Elle emploie beaucoup de moyens pour convaincre sa fille de la sincérité de sa démarche, mais cette sincérité déguisée a pour seul but d'obtenir les confidences de sa fille. En réalité, on peut dire qu'elle cherche la sincérité d'Angélique en lui tendant des pièges. A propos de cette pièce, Philippe Bara constate : « A partir d'un cas d'amour analogue à celui de *La Princesse de Clèves*, Marivaux démontre que, peu importe la stratégie déployée par la mère, toute prétention à la sincérité dans le cadre de la relation mère-fille est insidieuse. » (Philippe Barr, 116)

Dans la suite de l'histoire, Angélique se confie à sa mère sur sa rupture avec son amant secret, Dorante.

Madame Argante. Tu me charmes, je ne saurais t'exprimer la satisfaction que tu me donnes ; il n'y a rien de si estimable que toi, Angélique, ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire, car je compte que tu me dis vrai, je me livre hardiment à ma joie, tu ne voudrais pas m'y abandonner, si elle était fausse : ce serait une cruauté dont tu n'es pas capable.

Angélique, *d'un ton timide*. Assurément.

Madame Argante. Va, tu n'as pas besoin de me rassurer, ma fille, tu me ferais injure, si tu crois que j'en doute ; non ; ma chère Angélique, tu ne verras plus Dorante, tu l'as renvoyé, j'en suis sûre, ce n'est pas avec un caractère comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule ; n'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit : tu ne le verras plus, tu m'en assures, et cela suffit ; parlons de la raison, du courage et de la vertu que tu viens de montrer. (Marivaux, *Théâtre complet*, 1409-1410)

En apparence, Madame Argante tient un discours très élogieux pour féliciter la franchise de sa fille. Mais, à y regarder de plus près, cet éloge

n'est pas si pur qu'il paraît : il est bien trop emphatique pour être sincère. Les compliments hyperboliques de la mère constituent en réalité une sorte de chantage sentimental et moral de sa part par rapport à sa fille, et les trois qualités qu'elle prend la peine de souligner – raison, courage, vertu, – prouvent qu'elle cherche à peser sur sa conduite morale. Contrairement à ce qu'elle affirme haut et fort (« tu n'as pas besoin de me rassurer ») la confiance de Mme Argante en Angélique est loin d'être inconditionnelle. Il faut souligner aussi que c'est un discours après coup, c'est-à-dire après l'aveu de sa fille. Ce discours représente bien l'idéologie de l'éducation maternelle de Madame Argante. A part le rappel des valeurs telles que la vertu, la raison et le courage, dans le fond, elle y suggère que la sincérité est aussi un devoir important d'une fille⁴. C'est un message subliminal, exprimé de manière raffinée. Plus même : en réalité, le souci de la sincérité de sa fille l'emporte même sur l'aspect purement éducatif de ce discours. En ce sens, ce dernier n'est pas totalement transparent : Marivaux laisse le lecteur comprendre le vrai message de Madame Argante, qui n'est pas facile à avouer. C'est pourquoi, d'après cette perspective, on peut dire que ce passage relève du marivaudage, selon la définition que Frédéric Deloffre donne de cette notion : « Le marivaudage répond à un malaise moral entendu à la fois comme un devoir de sincérité et comme un problème d'expression : avouer ce que l'on ne veut même pas s'avouer, exprimer ce que personne n'a jamais su exprimer auparavant. » (Frédéric Deloffre, 8) Philippe Barr va dans le même sens : « Le marivaudage est [...] un beau jargon qui conjugue la recherche de la transparence de cœurs à l'apologie d'un clair-obscur langagier. » (Philippe Barr, 109)

A la suite de ce discours, Angélique décide d'avouer à sa mère le vrai projet de Dorante : l'enlever. Voici la réaction de sa mère :

Madame Argante. Tu le défends d'une manière qui m'alarme. Que penses-tu donc de cet enlèvement, dis-moi ? tu es la franchise même, ne serais-tu point en danger d'y consentir ?

Angélique. Ah ! je ne crois pas, ma mère.

Madame Argante. Ta mère ! Ah ! le ciel la préserve de savoir seulement qu'on te le propose ! ne te sers plus de ce nom, elle ne saurait le soutenir dans cette occasion-ci. Mais pourrais-tu la fuir, te sentirais-tu la force de l'affliger

⁴ « Le devoir de sincérité qui constitue le mot d'ordre du discours précieux occupe ainsi un statut ambigu qui invite le lecteur à considérer la volonté de puissance qui se cache derrière chacune des déclarations d'amitié maternelle. » (Philippe Bara, 110)

jusque-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein ?

Angélique. J'aimerais mieux mourir moi-même.

Madame Argante. Survivrait-elle à l'affront que tu te ferais ? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour elle ; lequel aimes-tu le mieux, ou de cette mère qui t'a inspiré mille vertus ; ou d'un amant qui veut te les ôter toutes ? (Marivaux, *Théâtre complet*, 1411-1412)

Ici, Madame Argante ne parle plus en tant que mère, mais en tant qu'amie confidente. En jouant une tierce personne, en qualité de sa neutralité, il est plus facile pour elle de relever directement et ouvertement les fautes qu'Angélique s'apprête à commettre et de la faire culpabiliser. Nous avons affaire ici à une mauvaise foi spéciale et stratégique car elle s'exprime au nom de l'autre. En effet, parler en tant qu'amie confidente facilite à Madame Argante la pratique de sa mauvaise foi qui consiste à déployer une comparaison disproportionnée entre les qualités morales d'une mère et les intentions déshonorantes d'un amant. Dans cet échange qui se veut « sincère », Madame Argante n'est jamais une amie neutre : son but caché consiste invariablement à renforcer la vertu de sa fille. Ainsi, comme l'écrit Philippe Barr au sujet de cette pièce, on voit clairement que « La mère s'y présente comme un être égoïste qui tente de convaincre sa progéniture que son amour est plus précieux que celui de l'amant. L'enseignement de toute entreprise d'éducation des femmes se résume au refus de se soumettre au pouvoir des hommes en rejetant l'amour. » (Philippe Barr, 117)

Dans la suite de la pièce, Madame Argante, se présentant comme une tante d'Angélique, essaie de dissuader Dorante de son projet de s'enfuir avec sa fille :

Madame Argante. Pouvez-vous être content de votre cœur ? et supposons qu'elle vous aime, le méritez-vous ? Je ne viens point ici pour me fâcher ; et vous avez la liberté de me répondre, mais n'est-elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu, qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce qu'elle se doit à elle-même, que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire ? Appelez-vous cela de l'amour, et la puniriez-vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel ? (Marivaux, *Théâtre complet*, 1423)

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce discours est rempli d'un bon sens irréfutable. Toutes les critiques de Madame Argante sur Dorante sont dictées par des considérations morales, et exprimées d'une manière éloquente. Mais, en changeant légèrement de perspective, tous ces reproches qu'elle adresse à Dorante peuvent s'appliquer aussi à elle-même. Cette nouvelle lecture aboutirait ainsi au portrait suivant de Madame Argante : une mère peu soucieuse de la liberté de sa fille, faisant fi des intérêts de son vrai bonheur, qui ne se sert de sa tendresse que pour lui laver le cerveau, pour qu'elle soit obéissante et reste dans le droit chemin... « Appelez-vous cela l'amour d'une mère ? », pourrait-on demander... Ainsi, l'éloquence et le bon sens de ce discours représentent-ils bien la mauvaise foi d'une mère-confidente, adepte d'une éducation éminemment moralisante.

Il n'empêche : après avoir entendu ce discours, Angélique est très touchée. Non seulement elle renonce au projet de fuir avec Dorante, mais elle fait aussi un portrait bienveillant et libéral de sa mère. Quant à Dorante, il se sent coupable et abandonne aussi son idée d'enlèvement. Après ce retournement de situation, Madame Argante change d'avis aussi : elle donne son accord pour le mariage d'Angélique avec Dorante. Mais la fin heureuse de cette histoire n'en suscite pas moins une interrogation sur cette décision de Madame Argante. Cache-t-elle encore une mauvaise foi difficile à discerner? Voilà deux remarques qui peuvent nous éclairer là-dessus. Celle de Christophe Cave, d'abord : « Ces chemins improbables de l'Angélique de *La Mère confidente* ne sont bien sûr que la réponse à cette ambiguïté de la mère-amie, qui exige sans en avoir l'air une 'conduite'... Les chemins de la liberté, assez explicitement mis en lumière par le redoublement que le réseau lexical fait de la thématique, sont ici minés et intimement surveillés. » (Christophe Cave, 94-95) Et celle de Michel Gilot : « Lorsqu'elle invoquait et qu'elle exploitait sa 'tendresse', Madame Argante pouvait paraître bien plus dangereuse encore que son homonyme de *L'École des mères*. Serait-ce une dernière ruse de mère, un dernier piège ? On peut penser plutôt que ses réactions les plus ambiguës sont authentifiées, désormais, par cette extrême spontanéité, cette folie de tendresse. » (Michel Gilot, 102) Avec sa mauvaise foi de mère-éducatrice, Madame Argante est évidemment incapable de discerner la fausseté de ses discours libéraux. Plus elle triomphe, plus sa mauvaise foi se consolide encore. Cette dernière lui permet de prononcer des discours éloquents, vertueux et bienveillants tout en satisfaisant son désir de mère autoritaire. Le discours de Madame Argante manifeste souvent un devoir de sincérité mais sans pour autant être tout à fait transparent. En ce sens,

il tient du marivaudage. Si cette pièce nous montre le fond obscur de la mauvaise foi d'une mère assoiffée de la sincérité de sa fille, dans les analyses ci-dessous, nous allons voir comment les autres personnages de Marivaux sont aussi à la recherche de la sincérité.

3. La vie morale : de la sincérité à la mauvaise foi

La question de la mauvaise foi est transdisciplinaire, à la fois psychologique, philosophique et sociale. En ce qui concerne l'aspect social de cette notion, la mauvaise foi est liée, dans une grande mesure, aux mœurs de chaque époque. Rappelons que dans la société policée des XVII^e et XVIII^e siècles, le paraître, l'hypocrisie et la dissimulation triomphent. Pour réussir dans la vie de cour, il faut savoir feindre, mentir, flatter. Les moralistes de l'époque ont largement dévoilé les faussetés de l'homme de cour⁵. Mais paradoxalement, c'est aussi une époque où on valorise la droiture et l'honnêteté. Les pièces de Molière *Tartuffe* et *Le Misanthrope* illustrent bien cette problématique. Quant à Marivaux, il ne se limite pas à montrer les actes de mauvaise foi dans les relations amoureuses, mais aussi dans les autres aspects de la vie, par exemple la vie morale.

Dans la pièce *Les Sincères*, l'auteur met en scène deux protagonistes qui se veulent absolument sincères. Ils commencent par s'apprécier mutuellement, mais finissent par une rupture irrévocable. A travers cette pièce, Marivaux cherche à montrer l'interchangeabilité entre la mauvaise foi et la sincérité. Ci-dessous, nous allons voir que l'évolution de la recherche de la sincérité vers la mauvaise foi est sans doute la problématique la plus importante de cette pièce.

Les deux protagonistes des *Sincères*, La Marquise et Ergaste, considèrent qu'ils vivent dans un monde faux. Ils ont donc une grande exigence par rapport à la notion de la sincérité. Ils détestent l'hypocrisie et veulent être considérés comme les êtres humains les plus sincères du monde. Le point commun entre eux est qu'ils n'aiment pas être loués, car les louanges sont à leurs yeux le synonyme de la flatterie et du mensonge. Ils préfèrent entendre la vérité, quelle qu'elle soit. Voici comment la servante Lisette dépeint la Marquise à Frontin : « [...] vos louanges la chagrinent, dit-elle ; mais c'est comme si elle vous disait : Louez-moi

⁵ « Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisant pour sa fortune, que la franchise, la sincérité et la vertu. », (La Bruyère, 183).

encore du chagrin qu'elles me font. » (Marivaux, *Théâtre complet*, 1633)
 Connaissant le caractère si particulier de sa maîtresse, Lisette, elle, sait comment lui faire plaisir : « Quant à moi, j'ai là-dessus une petite manière qui l'enchanté ; c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle ; je boude en la louant, comme si je la grondais d'être louable ; et voilà surtout l'espèce d'éloges qu'elle aime [...]. » (1633)

D'après cette description, on peut constater que la soif de sincérité chez la Marquise est une sorte de mauvaise foi coquette qui manifeste un besoin ambigu. Lorsqu'elle dit que les louanges la rendent "triste", en réalité elle souhaite avoir plus de ces louanges qui la rendent triste. Au fond, ce que la Marquise refuse, ce sont les compliments directs. En tant qu'une personne de qualité, une femme précieuse, elle a besoin de ces compliments indirectement comme preuves de sa valeur. D'un côté, elle exige la sincérité des autres, de l'autre, elle désire être flattée. Ce paradoxe constitue l'origine de sa mauvaise foi.⁶ L'acte de sa mauvaise foi se manifeste donc dans sa façon inhabituelle, maniérée, de recevoir les louanges : pour éviter qu'elle ne considère les éloges qui lui sont adressés comme de la flatterie, il faut la louer en la blâmant. Non seulement la Marquise a besoin de louanges, mais elle exige encore que ces louanges soient sincères. C'est sa mauvaise foi qui rend le rejet et l'acceptation de louanges – deux attitudes contradictoires – possibles. En ce sens, les exigences de la Marquise envers la sincérité ont quelque chose de mensonger. La réussite de ce mensonge à soi résulte d'un arrangement rusé avec soi. Il faut souligner que cette ruse est consciente et inconsciente à la fois et c'est précisément en cela que consiste l'obscurité du mécanisme de la mauvaise foi. En ce qui concerne Ergaste, son valet le décrit ainsi :

« [...] il dit ce qu'il pense de tout le monde, mais il n'en veut à personne ; ce n'est pas par malice qu'il est sincère, c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si, pour paraître franc, il fallait mentir, il mentirait : c'est un homme qui vous demanderait volontiers, non pas : M'estimez-vous ? mais : Êtes-vous étonné de moi ? [...] aussi personne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même ; il en dit plus qu'il n'en sait. [...] Il est connu partout pour homme de cœur, et

⁶ Selon Beya Dhraïeff : « On en arrive ainsi à un singulier paradoxe : exigence de sincérité qu'elle clame s'avère un besoin de raffinement dans le mensonge. La conscience critique de Lisette nous révèle que sa maîtresse ne rechercherait pas la sincérité qu'elle croit souhaiter mais savourerait l'hypocrisie en franchise qui la conforte dans sa mauvaise foi. », (Beya Dhraïeff, 70)

je ne désespère pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron ; car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses, et plus il a de goût à les faire, à cause du caractère original que cela lui donne. » (Marivaux, *Théâtre complet*, 1634)

Apparemment, Ergaste est une personne lucide, indépendante et authentique qui est à la recherche de la sincérité dans tous les aspects de la vie. Mais le but de cette recherche est assez particulier, voire maladif. D'abord, ce n'est pas le fait que la sincérité soit considérée comme une vertu qui le motive. Ce qui motive son obsession de la sincérité, c'est la rareté des gens qui possèdent cette qualité dans le monde (particulièrement dans son milieu). S'il veut à tout prix être sincère, c'est pour se distinguer des autres, pour étonner et non pas être loué. C'est donc être singulier et original qu'il veut, ce qui est évidemment une forme de vanité. C'est pourquoi, pour paraître sincère, tous les moyens sont bons à ses yeux. Il va jusqu'à mentir pour arriver à ce but. Pour paraître sincère, il n'y a pas de limite pour lui. Il n'a même pas besoin de la critique des autres pour dévoiler ou éliminer ses défauts. Non seulement il est ravi d'être le premier à se critiquer sans réserve, mais il va encore plus loin jusqu'à exagérer, avec plaisir, voire inventer, les défauts qu'il n'a pas. En ce sens, s'il croit fermement à la sincérité, ce n'est que par une foi mauvaise que l'on peut qualifier de narcissique.

Si les deux protagonistes sont tous les deux à la recherche de la sincérité, entre eux, il y a donc un contraste saisissant. L'une (la Marquise) a largement besoin d'éloges « sincères », l'autre (Ergaste) est à la chasse de toutes les critiques possibles. Ce qui les réunit en revanche, c'est l'exigence hors norme de la vérité et de la sincérité. Ils se plaignent de la difficulté d'être sincère et de la rareté des hommes que l'on pourrait dire tels. Ils s'estiment donc d'autant plus et s'entendent d'autant mieux... Lors de la première rencontre avec Ergaste, la Marquise se plaint de son soupirant Dorante, dont elle ne supporte plus les tendres compliments, qui ne sont, selon elle, que des flatteries éhontées. Pour ce qui concerne la vie sociale, elle trouve que tout ce qu'elle entend dans les conversations mondaines n'est que dialogues sots et maniérés, reflétant la médiocrité de la nature humaine, remplie de stupidité, de mensonge et de vanité. La cause de tout cela ? – Le déficit terrible de sincérité...

La Marquise semble perspicace quant au lien entre l'hypocrisie et les penchants narcissiques des hommes de son milieu. Ce jeu de mensonge est nécessaire et maintenu insensiblement par tous les participants de la sphère mondaine. Dans sa conversation avec Ergaste, elle critique ce

phénomène et n'hésite pas à caricaturer tous ces « ridicules » qu'elle rencontre. Sa détestation de la fausseté humaine et son aspiration à la sincérité absolue font d'elle une misanthrope. C'est ainsi, par exemple, qu'elle analyse ce trait extrêmement répandu dans la société qu'est la fatuité : « La Marquise : [...] un fat toujours agité du plaisir de se sentir fait comme il est ; il ne saurait s'accoutumer à lui ; aussi sa petite âme n'a-t-elle qu'une fonction, c'est de promener son corps comme la merveille de nos jours ; c'est d'aller toujours disant : Voyez mon enveloppe, voilà l'attrait de tous les cœurs, voilà la terreur des maris et des amants, voilà l'écueil de toutes les sagesse. » (1638) Un peu plus loin : « La Marquise : [...] Un fat se doute toujours un peu qu'il l'est ; et comme il a peur qu'on ne s'en doute aussi, il biaise, il est fat le plus modestement qu'il lui est possible ; et c'est justement cette modestie-là qui rend sa fatuité sensible. » (1639)

Dans cette anatomie acerbe de la fatuité, la Marquise attaque surtout la vanité et la coquetterie des hommes. Mais bien que ses critiques semblent objectives et perspicaces, il y a de la mauvaise foi en elle dans le sens où elle ne voit pas que les vices qu'elle dénonce sont aussi les siens propres. Ou plus précisément, c'est la mauvaise foi qui l'empêche de les voir tant en elle que chez Ergaste. Pourtant, le fait est que ce dernier est très exactement un fat modeste et travesti. Dégoûtée de la vie mondaine, la Marquise se dit très contente de rester auprès d'Ergaste :

La Marquise. [...] Quelle différence de vous à tout le monde !
Mais dites sérieusement, vous êtes donc un peu content de moi ?

Ergaste. Plus que je ne puis dire.

La Marquise. Prenez garde. Car je vous crois à la lettre ;
répondez de ma raison là-dessus, je vous l'abandonne.

Ergaste. Prenez garde aussi de m'estimer trop.

La Marquise. Vous Ergaste ? Vous êtes un homme
admirable : vous me diriez que je suis parfaite que je n'en
appellerais pas : je ne parle pas de la figure, entendez-
vous ?

Ergaste. Oh ! de celle-là, vous vous en passeriez bien, vous
l'avez de trop.

La Marquise. Je l'ai de trop ? Avec quelle simplicité il
s'exprime ! (1641)

La mauvaise foi peut annuler la capacité de discernement chez l'être humain. La Marquise se sent bien avec Ergaste parce qu'il dit toujours la vérité. Elle apprécie sa sincérité, qualité rare dans son milieu. Mais son estime et sa confiance en lui ne sont pas dépourvus de mauvaise foi,

résultant de sa coquetterie. En effet, elle cherche toujours les louanges de la part d'Ergaste, en retour de l'estime qu'elle lui témoigne. Au fond, c'est toujours son amour-propre qui parle. Dans ce passage, le compliment d'Ergaste sur la Marquise fait son effet. Plus il paraît sincère, plus il inspire de confiance à la Marquise. Le fait est que cette confiance est encore renforcée par la mauvaise foi de cette dernière. Car c'est bien par la mauvaise foi qu'elle se convainc de la sincérité du compliment exagéré qu'Ergaste lui adresse. Plus ces compliments sont excessifs, plus elle a confiance en lui, et plus sa sincérité est crédible, à ses yeux. Il faut souligner que si les compliments d'Ergaste n'apparaissent pas comme une flatterie aux yeux de La Marquise, c'est parce que sa rhétorique élogieuse convient au goût de la préciosité de cette dernière. D'autant plus que lorsqu'elle fait l'éloge de la franchise d'Ergaste, elle se porte indirectement garante de la nature véridique des compliments qu'il lui fait. Si la mauvaise foi apparaît souvent comme une volonté d'avoir raison à tout prix, dans le cas de la Marquise ci-dessus, on assiste à une sorte de « concession » envers son interlocuteur, motivée, inconsciemment, par sa coquetterie. « Concession » qui n'est rien d'autre que de la mauvaise foi, qui fait perdre à la Marquise toute son objectivité et toute sa lucidité. Force est de constater que, durant cette conversation, la prétendue sincérité des deux personnages se transforme en mensonge, à leur insu.

La Marquise et Ergaste étant admirateurs de la sincérité, ils s'attirent et envisagent très vite de se marier. Le problème est que cette attirance est basée, elle aussi, sur de la mauvaise foi, dans la mesure où leur connaissance mutuelle est construite à partir de leur amour propre et de leur vanité respectif.⁷ C'est une sorte de malentendu invisible entre eux : en réalité, ils ne se connaissent pas l'un l'autre. Ce genre de « malentendu » ou de « méprise », a été excellemment analysé par Vladimir Jankélévitch, dans son livre *Du mensonge*. Rendu possible par le « commerce scabreux des consciences » qui, à notre sens, a à voir avec la mauvaise foi qui nous occupe ici, il aboutit à la « fausse magie de nos souhaits » : « On croit ce qu'on désire et l'on entend ce qu'on croit. » (Vladimir Jankélévitch, 243)

Ergaste, qui semble ne pas connaître vraiment l'amour propre de la Marquise, n'hésite pas à dire toutes ses opinions sur elle avec franchise : « Ergaste. La Marquise est aimable et non pas belle. [...] Je suis persuadé

⁷ « Les deux personnages s'extasient d'autant plus volontiers sur leurs mérites mutuels que leur illusion d'identité leur procure le plaisir indirect de faire leur propre panégyrique. Pour chacun d'eux, louer son reflet dans l'autre, c'est se louer pour son reflet et offrir à son amour-propre l'opportunité savoureuse d'une expression biaisée. » (Beya Dhraïeff, 76).

que la Marquise elle-même ne se pique pas de beauté, elle n'en a que faire pour être aimée » (Marivaux, *Théâtre complet*, 1645) Pourquoi Ergaste ne voit-il pas la coquetterie, la vanité, l'amour propre, enfin toutes les formes d'hypocrisie de la Marquise ? – Parce que, à son tour, il est imbu de lui-même et aveuglé ou plutôt insensible aux autres à force de sa mauvaise foi égocentrique.

Pour s'exprimer, les deux personnages ont recours à une rhétorique qui leur est propre. Leur mauvaise foi se manifeste à travers un langage sinueux et raffiné. Inversement, la rhétorique permet à leur mauvaise foi de se présenter d'une manière ambiguë.⁸ Cette particularité langagière de la mauvaise foi peut être ainsi considérée comme une autre représentation du marivaudage. On peut en trouver des exemples dans beaucoup de discours « précieux » de la Marquise. Par exemple, dans la scène XI, la Marquise exprime son incompréhension et son mécontentement envers son soupissant Dorante :

Dorante. Vous me désespérez, fut-il jamais d'homme plus maltraité que je le suis ? fut-il de passion plus méprisée ?

La Marquise. Passion ! j'ai vu ce mot-là dans *Cyrus* ou dans *Cléopâtre*. Eh, Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime ; vous avez de tout, de l'honneur, de la naissance, de la fortune, et même des agréments ; je dirai même que vous m'auriez peut-être plu : mais je n'ai jamais pu me fier à votre amour ; je n'y ai point de foi, vous l'exagérez trop ; il révolte la simplicité de caractère que vous me connaissez. M'aimez-vous beaucoup ? ne m'aimez-vous guère ? faites-vous semblant de m'aimer ? c'est ce que je ne saurais décider. Eh ! le moyen d'en juger mieux, à travers toutes les emphases ou toutes les impostures galantes dont vous l'enveloppez ? je ne sais plus que soupirer, dites-vous. Y a-t-il rien de si plat ? Un homme qui aime une femme raisonnable ne dit point : Je soupire ; ce mot n'est pas assez sérieux pour lui, pas assez vrai ; il dit : Je vous aime ; je voudrais bien que vous m'aimassiez ; je suis bien mortifié

⁸ Maxime Decout écrit ainsi : « [...] stylistiquement, la mauvaise foi se dévoile dans des figures qui ne l'épuisent jamais mais la rénovent, comme dans la litote, l'euphémisme, la négation, l'antithèse et ses variations, la métaphore, la dénégation, l'épanorthose, la palinodie, l'astéisme, l'oxymore, la prétérition, l'antiphrase, l'ironie... C'est d'ailleurs la figure de l'équivoque qu'il nous faut considérer, où une expression est à la fois elle-même et autre, vouée au nouage de l'assertion et de la négation. », (Maxime Decout, 29).

que vous ne m'aimiez pas : voilà tout, et il n'y a que cela dans votre cœur non plus. Vous n'y verrez, ni que vous m'adorez, car c'est parler en poète ; ni que vous êtes désespéré, car il faudrait vous enfermer ; ni que je suis cruelle, car je vis doucement avec tout le monde ; ni peut-être que je suis belle, quoique à tout prendre il se pourrait que je la fusse ; et je demanderai à Ergaste ce qui en est ; je compterai sur ce qu'il me dira ; il est sincère : c'est par là que je l'estime ; et vous me rebutez par le contraire. (Marivaux, *Théâtre complet*, 1646-1647)

Si la Marquise juge mal les paroles de Dorante, cela est dû à sa préciosité. Au fond, ce n'est pas que Dorante ne lui plaise pas, mais elle est rebutée par sa façon de s'exprimer. Elle juge son discours exagéré et banal ; et cette emphase, loin de la séduire, « glace » son cœur. La Marquise veut être adorée mais d'une manière plus originale et plus simple aussi. Pourtant, la « simplicité » qu'elle demande est fort compliquée, au fond. C'est bien sa préciosité qui l'empêche de voir ce qui est vrai, sincère et simple. Son discours est souvent contradictoire, à son insu. La franchise de Dorante est prise par elle pour de la fausseté, la passion pour de la glace, l'emphase pour une platitude. Elle a perdu sa capacité de jugement à force de sa mauvaise foi. Au point que, pour donner tort à Dorante, elle n'hésite pas à désigner Ergaste comme modèle de simplicité et de sincérité. Or, on sait parfaitement que la sincérité d'Ergaste est pour le moins problématique. En répondant à la question de la Marquise sur son ex-amante, Araminte, Ergaste souligne une sorte d'égalité entre elles, chose qui n'est pas du goût de la Marquise, qui l'invite à « laisser là cette égalité si équivoque », qui ne l'intéresse point : La Marquise. [...] j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité. Ergaste. Je n'en doute pas ; je sais votre indifférence là-dessus, d'autant plus que si cette égalité n'y est point, ce serait de si peu de chose ! (1649)

Blessée dans son amour propre, la Marquise réplique de manière ironique. Mais, curieusement, Ergaste ne voit pas sa colère retenue. Il approuve simplement et tranquillement l'apparente « indifférence » de la Marquise à ce sujet. Cette approbation tranquille est un acte de mauvaise foi : Ergaste fait totalement abstraction de sa responsabilité dans la blessure narcissique de la Marquise. Dans son égocentrisme et son insensibilité aux autres, il considère cette blessure comme un détail insignifiant. Le fait est que le discours de mauvaise foi d'Ergaste est souvent caractérisé par une politesse soutenue. Au lieu de racheter le mal fait à La Marquise, il continue à enfoncer le clou :

La Marquise. [...] mais croyez que tout le monde la [Araminte] trouvera encore plus éloignée d'être belle que moi, tout effroyable que vous me faites.

Ergaste. Moi, je vous fais effroyable ?

La Marquise. Mais il faut bien, dès que je suis au-dessous d'elle.

Ergaste. J'ai dit que votre partage était de plaire plus qu'elle.

La Marquise. Soit, je plais davantage, mais je commence par faire peur.

Ergaste. Je puis m'être trompé, cela m'arrive souvent ; je réponds de la sincérité de mes sentiments, mais je n'en garantis pas la justesse.

La Marquise. A la bonne heure ; mais quand on a le goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincère.

Ergaste. Le plus grand défaut de ma sincérité, c'est qu'elle est trop forte. (1651)

Comprenant que la Marquise n'apprécie guère la comparaison défavorable avec Araminte, Ergaste essaie d'abord de la raisonner en soulignant qu'elle a d'autres qualités, supérieures à celles de son ex-amante. En vain... Son dernier recours pour justifier son point de vue est sa sincérité. Comme si la sincérité était une valeur suprême qui lui octroyait le droit de blesser les autres. On en arrive ainsi à une compréhension tout à fait caricaturale de la notion de la sincérité chez Ergaste : si sa remarque n'est pas juste, et si la Marquise en est blessée, c'est la faute de la sincérité, comme si celle-ci était une entité indépendante au sein de l'individu Ergaste. Autrement dit, la sincérité devient ici une véritable échappatoire, une excuse légitime. Tout en concédant son tort, Ergaste prétend pourtant avoir raison et ne comprend toujours pas la colère de la Marquise. Son insensibilité aux autres et son insistance à avoir toujours raison constituent justement un acte de mauvaise foi d'une incroyable fatuité.

L'amour propre de la Marquise est blessé à plusieurs reprises par la sincérité d'Ergaste. Elle commence à se rendre compte qu'elle se trompe sur l'amour de Dorante. Mais elle ne veut pas croire ce qu'Ergaste a dit sur sa beauté et cherche la vérité auprès de Lisette. Ce besoin d'éloges sur son physique la fait rechuter, à son tour, dans une mauvaise foi aveuglante et inguérissable.

Lisette. [...] nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous êtes une des plus jolies femmes

de France, je vous épargne le mot de belle, et toute la terre en a menti.

La Marquise. Mais Lisette, est-ce qu'on est sincère ? toute la terre est polie... (1654-1655) [...]

La Marquise. [...] ce n'est pas par vanité, au reste, que je suis en peine de savoir ce qui en est ; car est-ce par là qu'on vaut quelque chose ? Non, c'est qu'il est bon de se connaître. [...] (1656)

Dans la première partie de l'échange ci-dessus, Lisette essaie de rassurer la Marquise sur sa beauté incontestable, mais celle-ci s'interroge sur la fiabilité des opinions et la fausseté possible des compliments sur elle. Cette scène illustre, une fois de plus, la mauvaise foi de la Marquise – sous les espèces de la fausse modestie – en lien direct avec sa coquetterie. Tandis que la suite du discours de la Marquise montre bien son incapacité à se connaître, confirmant par-là la thèse que nous avons émise plus tôt dans ce travail : que l'homme de mauvaise foi n'est qu'à moitié lucide. En prononçant le mot « vanité », La Marquise semble vouloir avouer et corriger ses propres défauts, aveuglée qu'elle est par sa vanité et sa préciosité. Mais on sait qu'au fond, ce qui l'intéresse, c'est de connaître sa valeur aux yeux des autres. Elle ne ressent jamais le besoin de se connaître vraiment par elle-même. C'est pourquoi son discours de « sagesse » n'est qu'un mensonge aux autres et à elle-même. Finalement, à cause de cette mauvaise foi, il est impossible pour elle d'accéder à la pleine connaissance de soi. Dans le cas de la Marquise, la conscience de soi empêche bel et bien la connaissance de soi.

Cette comédie a une fin heureuse, puisque la Marquise retrouve Dorante en reconnaissant sa qualité dorénavant incontestable : la sincérité. Mais si cette reconnaissance est possible, elle n'en passe pas moins par la mauvaise foi : celle de la coquetterie. Voilà la scène de la réconciliation finale : la Marquise se met en valeur en se comparant avec Araminte :

La Marquise. Il est vrai que je me sens obligée de dire, [...], qu'on a toujours mis quelque différence entre elle et moi ; je ne serais pas de bonne foi si je le niais ; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable.

Dorante. Très aimable, mais en fait de grâces il y bien des degrés.

La Marquise. J'en conviens, j'entends raison quand il faut.

Dorante. Oui, quand on vous y force.

La Marquise. Hé ! Pourquoi est-ce que je dispute ? Ce n'est

pas pour moi, c'est pour vous ; je ne demande pas mieux qu'avoir tort pour être satisfaite de votre caractère.

Dorante : Ce n'est pas que vous n'ayez vos défauts ; vous en avez, car je suis sincère aussi, moi, sans me vanter de l'être. [...] Est-il permis, par exemple, avec une figure aussi distinguée que la vôtre, et faite au tour, est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous faites ?

La Marquise. Que voulez-vous ? C'est distraction, c'est souvent pur oubli de moi-même. (1658)

Oscillant entre la réfutation de la flatterie et la soif de compliments, à plusieurs reprises, la Marquise fait preuve de sa mauvaise foi, dans ce passage. Lorsqu'elle dit : « j'entends raison quand il faut », en réalité, elle n'est nullement « raisonnable » ; elle ne fait qu'« entendre raison » qui est en sa faveur. Ensuite, la mauvaise foi lui fait dire qu'elle accepte d'avoir tort pour donner raison à Dorante. Mais cette abnégation n'est pas, non plus, totalement désintéressée : si elle cède pour ainsi dire le monopole de la raison à Dorante, c'est parce que la flatterie de ce dernier satisfait bien sa vanité. Derrière la fausse modestie et la fausse autocritique de la Marquise se cache toujours une vérité. Ici, l'être de mauvaise foi, qu'elle représente, n'a pas un double discours, mais un discours dédoublé. Les deux facettes de ce discours cherchent à satisfaire deux destinataires à la fois : Dorante et elle-même. Concernant les éloges de Dorante, la Marquise les accepte avec une mauvaise foi coquette ; il en est de même de ses critiques : en femme coquette et précieuse, la Marquise sait bien que les remarques sur son physique ne sont en réalité que des compliments déguisés. Finalement, avoir tort peut représenter aussi une autre forme de mauvaise foi.

Quant à Ergaste, qu'en est-il de sa mauvaise foi ? D'abord, il nie l'évidence. Personne n'aime avoir tort, ni avouer ses défauts, ni être objet de critiques de la part des autres,... à moins que son égo soit inexistant. En apparence, Ergaste se comporte comme s'il n'avait pas d'égo, mais en réalité son égo est démesuré. La sincérité est pour lui juste un moyen pour se faire distinguer des autres. Il est difficile de qualifier ses discours de mensonges, mais ce qu'il dit dissimule beaucoup de vérités. Ainsi, le cas d'Ergaste, aussi bien que celui de la Marquise, illustrent parfaitement la thèse de Sartre : « on peut devenir de mauvaise foi à force d'être sincère ». (Sartre, 100)

4. Conclusion

A travers cette étude, nous avons cherché à montrer différentes représentations de la mauvaise foi dans le théâtre de Marivaux. Le point

commun entre les personnages des deux pièces étudiées ci-dessus est qu'ils sont tous à la recherche de la sincérité, bien que pour différentes raisons. Mais paradoxalement, leurs conceptions de la sincérité et leurs efforts pour y atteindre les amènent à la mauvaise foi : une forme spéciale de mensonge.

En demandant à sa fille de la traiter comme amie-confidente, Madame Argante montre bien que d'un côté elle veut être considérée comme sincère ; de l'autre côté, elle attend de la sincérité de la part de sa fille. Quant à la Marquise dans *Les Sincères*, elle voit partout l'insincérité de ce monde, ce qui fait d'elle une sorte de misanthrope, et ce en quoi elle n'est finalement pas moins ridicule qu'Alceste de Molière. Car la sincérité absolue à laquelle aspirent les personnages marivaudiens est loin d'être à la portée de tous ; c'est une vertu éminemment fuyante. Mais la difficulté d'être sincère ne provient pas simplement d'hypocrisie intentionnelle d'un être humain, comme on pourrait le croire par trop rapidement : ce serait plutôt la définition du mensonge. Marivaux cherche à montrer que les raisons de cette difficulté d'atteindre à la sincérité sont ailleurs et qu'elles sont beaucoup plus compliquées, plus fines et plus profondes. Toujours est-il que c'est précisément la volonté explicite d'être sincère qui est bien la cause de la mauvaise foi de tous ces personnages. En résumé, on peut dire que la mauvaise foi de Madame Argante est liée à sa conception dogmatique de l'éducation maternelle. Celle de la Marquise vient de sa préciosité et de sa vanité, tandis que celle d'Ergaste résulte de son narcissisme et de son désir de faire de sa sincérité un signe ostensible, une sorte de marque de fabrique. Si tous les trois ont recours à la sincérité, c'est parce que celle-ci est, à leurs yeux, une vertu rare et transcendante. Tous les trois ont, pour ainsi dire, usurpé les vertus morales de cette notion. Cette usurpation de la sincérité se manifeste notamment dans leur façon de s'exprimer qui, comme le dit Philippe Barr que nous avons cité plus haut, « conjugue la recherche de la transparence de cœurs à l'apologie d'un clair-obscur langagier. » (109) Dans cette mesure, elle a à voir avec la notion du marivaudage.

En effet, ce que tous ces personnages cherchent est une sorte de la transcendance dans le sens où ils veulent dépasser leur moi ou montrer un moi supérieur. Sartre a très bien analysé l'aspect psychologique et philosophique de la recherche de la sincérité dont la structure, selon lui, est identique à la mauvaise foi. Selon l'auteur de *l'Être et le néant* :

« La sincérité totale et constante comme effort constant pour adhérer à soi est, par nature, un effort constant pour se désolidariser de soi ; on se libère de soi par l'acte même

par lequel on se fait objet pour soi. Dresser l'inventaire perpétuel de ce qu'on est, c'est se renier constamment et se réfugier dans une sphère où l'on n'est plus rien, qu'un pur et libre regard. La mauvaise foi, [...], a pour but de se mettre hors d'atteinte, c'est une fuite. » (Sartre, 100)

Et Sartre d'ajouter : « La bonne foi cherche à fuir la désagrégation intime de mon être vers l'en-soi qu'elle devrait être et n'est point. La mauvaise foi cherche à fuir l'en-soi dans la désagrégation intime de son être. » (105) On peut donc dire que la sincérité peut se rapprocher de la mauvaise foi dans la mesure où elle est à la fois un acte de fuite de soi et d'adhésion à soi. D'où l'ultime paradoxe : « on peut devenir de mauvaise foi à force d'être sincère ». (100) D'après ces analyses, on peut constater qu'il y a bien une ambiguïté entre désolidarisation et adhésion à soi dans la mauvaise foi chez les personnages de Marivaux que nous avons vus ci-dessus. Ce qui est particulier, c'est que cette ambiguïté ne divise pas, ni ne bouscule ni la conscience ni la confiance de ces personnages en eux-mêmes. En effet, les trois protagonistes des pièces que nous venons d'analyser – Madame Argante, la Marquise et Ergaste – n'ont jamais douté d'eux-mêmes. Au contraire, comme dans la foi, la prétendue sincérité dans la mauvaise foi facilite, dans leur cas, l'acte de se mentir à soi. La puissance de leur volonté d'être « vrais » a, paradoxalement, comme effet pervers, de les transformer inévitablement en êtres faux, à leur insu.

Bibliographie

- Barr, Philippe, « Marivaudage et l'éducation : l'éthique du sentiment maternel dans l'École des mères et La Mère confidente », *Marivaudage : théories et pratiques d'un discours*, Catherine Gallouët, Yolande G. Schutter (Sous la direction de), Voltaire Foundation, 2014, p.109.
- La Bruyère, *Les caractères*, Paris, Le livre de Poche, 1985.
- Cave, Christophe, « Journaux et théâtre : les chemins de l'éducation », *Revue Marivaux* N°3, 1992.
- Decout, Maxime, *En Toute Mauvaise Foi*, Paris, Minuit, 2015.
- Hellegouarc'h, Jacqueline, *L'Esprit de société*, Cercles et « salons » parisiens au XVIII^e siècle, Paris, Garnier, 2000.
- Deloffre, Frédéric, *Une préciosité nouvelle : Marivaux et le marivaudage*, Paris, Armand Colin, 1967.
- Dhraïeff, Beya, « La mauvaise foi des sincères et la censure de la vanité », *Coulisses* [En ligne], 40 | Hiver 2010, mis en ligne le 30 novembre 2016, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/coulisses/661> ; DOI : 10.4000/coulisses.661.
- Dufour-Maître, Myriam, *Les Précieuses, Naissance des femmes de lettres en France*, Paris, Honoré Champion, 2008.
- Gazagne, Paul, *Marivaux par lui-même*, Paris, Seuil, 1971.
- Gilot, Michel, « Deux formes d'approches du « cœur » : l'École des mères et La Mère confidente », *Revue Marivaux* n°3, 1992.
- Jankélévitch, Vladimir, *Philosophie morale*, Paris, Flammarion, 1998.
- Marivaux *Journaux et œuvres diverses*, Paris, Classiques Garnier, 1988.
- Marivaux, *Théâtre complet*, Paris, Classiques Garnier, 1996 et 2000.
- Marivaux, *Théâtre complet II*, Paris, Gallimard, 1994.
- Sartre, Jean-Paul, *l'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.
- L'art de la conversation*, Paris, Classiques Garnier, 1998.
- Dictionnaire Sartre*, sous la direction de François Noudelmann et Gilles Philippe, Paris, Honoré Champion, 2013.

Address for correspondence

Hung-Chou Chu
Center for General Education
China Medical University
No. 100, Sec.1, Jingmao Rd.
Beitun Dist.
406040 Taichung City
Taiwan

hcchu@mail.cmu.edu.tw

Submitted Date: February 5, 2025

Accepted Date: March 31, 2025